

Le chaleureux accueil de la Suisse

Fin avril 1945. Sur le quai de la gare de Genève, j'attends avec une émotion intense un train de Françaises libérées de Mauthausen. Je viens de retrouver, moi aussi, ma liberté, mais depuis plusieurs mois j'avais été séparée de mes camarades. Lorsque le train s'arrête sur ce quai presque désert — quelques personnes seulement ont été autorisées à franchir le barrage établi par le service de santé — j'éprouve la joie la plus bouleversante depuis mon retour; mais il s'y mêle bientôt la peine que me causent les visages ravagés de mes camarades. Quand le dernier wagon disparaît du côté de la France, je commence à regretter de ne pouvoir les retenir en Suisse. Quelques heures m'ont suffi pour découvrir à mon profit cette oasis épargnée par la guerre. Toutes les ressources de ce pays heureux aideraient mes camarades à retrouver leurs forces physiques et morales. Mais comment y parvenir ?

C'est à ce moment même que, comme dans un scénario bien monté, un groupe de dames vint se présenter. Je les avais remarquées au passage, distribuant avec émotion et gentillesse des présents de bienvenue le long des wagons, en particulier des sacs de toilette fort bien préparés. Elles souhaitaient faire davantage; elles pensaient que, en stricte justice, c'était aux plus privilégiées qu'il appartenait de venir en aide aux plus éprouvées.

Ce sentiment si noble, je devais le rencontrer bien souvent au cours de ces mois de 1945 et de 1946 pendant lesquels nous devions tant recevoir de nos amis suisses. Combien d'entre eux me remerciaient de leur permettre de partager un peu de ces biens qui avaient été préservés ! Que de lettres, accompagnées de dons bouleversants : les dix francs mensuels envoyés régulièrement pendant deux ans par un ménage aux modestes ressources, l'obole de la veuve (un franc en timbre) prélevée avec régularité sur les 89 francs reçus chaque mois par une pauvre femme assistée par sa commune ! Immédiatement, la générosité des Suisses prit ce caractère de solidarité reconnaissante à l'égard de ceux et de celles qui, affirmaient-ils (et c'était bien vrai), avaient combattu et souffert aussi pour leur liberté à eux.

Les dames rencontrées sur le quai de Genève animaient un ouvroir de Lausanne, le S.O.S., qui n'avait cessé pendant toute la guerre d'aider les enfants des pays occupés, les réfugiés en Suisse et même les maquisards. Et leur bonne volonté rejoignait celle d'autres groupes. A Genève, à Berne, à Zurich, à Bâle, des comités s'étaient formés dès janvier 1945 sous l'impulsion de Maryka Delmas. Non contente de préparer avec l'Amicale des prisonnières de la Résistance le centre de la rue Guynemer, où tant d'entre nous devaient être reçues, aidées, soignées et parfois hébergées, Maryka s'était préoccupée de maisons d'accueil en Suisse et en Haute-Savoie. Elle avait trouvé des dévouements merveilleux, mais tout cela m'était alors inconnu, et je ne pouvais



Dans les camions de la Croix-Rouge.



L'arrivée à Kreuzlingen.



Vers un vrai lit.

imaginer que ce rêve de voir nos camarades revenir dans cette même gare de Genève, y être reçues par toutes sortes de délégations avec des bouquets tricolores et dans un enthousiasme indescriptible, serait réalisé trois mois plus tard !

Les mêmes dames s'y retrouveraient, elles aussi, pour les accueillir, étant devenues les chevilles ouvrières de cette « aide aux déportées françaises » qui devait naître au cours d'une réunion à l'ambassade de France à Berne. Nous leur devons de prononcer leurs noms avec la plus fidèle affection et la plus grande reconnaissance : Mme Suter-Morax, Secrétaire générale, Mme Morel, Trésorière, Mme Perlemutter.

C'est à Lausanne, grâce à elles, que furent organisées mes trois premières conférences, puis beaucoup d'autres, au profit de l'A.D.I.R. Tantôt dans la grande salle de la Réformation, à Genève, tantôt dans un temple protestant d'une petite ville du Jura (on m'avait hissée sur une grosse Bible dans la chaire pour que les auditeurs puissent apercevoir au moins le haut de ma chétive personne), du Valais au Tessin, du canton de Berne à la Suisse allemande, partout une générosité extraordinaire devait répondre à nos sollicitations.

Dans les ateliers d'horlogerie, les ouvriers qu'étaient pour nous en tendant

leurs casquettes, et à Fribourg, dans la grande Aula de l'Université, ce furent les Dominicains... Souvent, d'ailleurs, parmi les pièces et les gros billets, il y avait des bijoux. Nous trouvâmes même, à trois reprises, des alliances. Cent vingt mille francs suisses environ furent ainsi réunis, auxquels s'ajoutèrent cent mille francs du « Don suisse », qui avait pour principe de ne donner qu'aux riches, autrement dit de n'aider que les œuvres qui s'aidaient déjà elles-mêmes.

Je ne puis qu'évoquer tous les dons en nature : vestiaire en quantité très importante et souvent à l'état neuf, colis de nourriture expédiés en France ou remis aux maisons d'accueil, meubles et vaisselle pour nos camarades pillées, tissus, machines à coudre, mercerie, remis par le Don suisse pour l'atelier de rééducation de la rue Guynemer, cadeaux divers et innombrables qui allaient des plaques de chocolat aux montres...

Autour de chaque centre, d'ailleurs, se formait un courant d'amitié chaleureux et très efficace. Nos camarades furent presque toujours soignées gratuitement (y compris les radios, analyses et remèdes). Les commerçants se montrèrent également généreux; nombreuses furent les invitations, les visites, les conférences qui animèrent les séjours de nos amies.

Chacune de ces maisons d'accueil eut son caractère très particulier. La première fut le *Chalet des Bois*, à Crassier-sur-Nyon (non loin de Divonne), prêté par Mme Voluter de Lorioi. Trente-deux de nos camarades y furent reçues pendant l'été de 1945. Quinze autres bénéficièrent à cette même époque d'une jolie villa à Nyon, tout au bord du lac de Genève, mise à notre disposition par M. Gonnet. A Montana, dans un des plus beaux sites de Suisse, le chalet *Mont-Paisible* fut destiné à des cures pulmonaires de beaucoup plus longue durée, dont profitèrent dix-huit d'entre nous, cependant que d'autres chalets accueillèrent les anciennes déportées en montagne pour des séjours d'hiver et de printemps : vingt à Château-d'Oex, une trentaine à Villars-sur-Ollon, une douzaine aux Avants-sur-Montreux, ces deux dernières maisons étant prises entièrement en charge, la première par le comité de Zurich, la seconde par celui de Bâle.